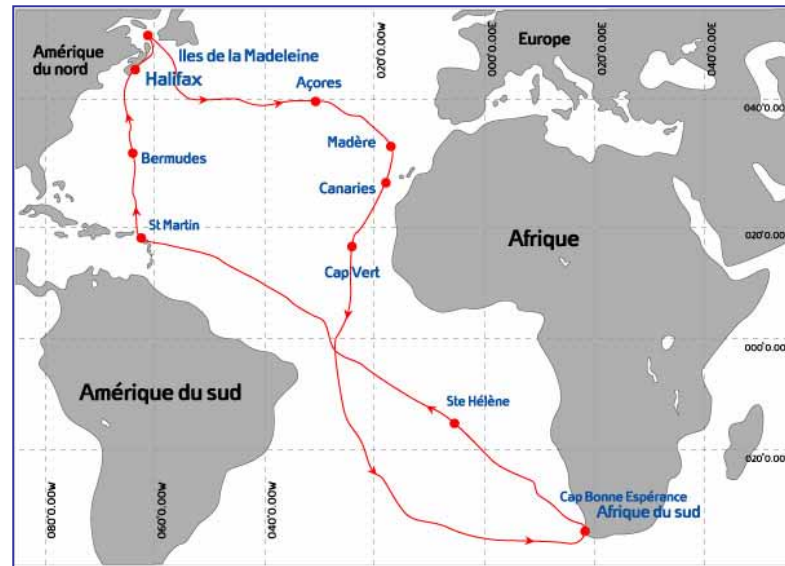


Naviguer loin

J'ai toujours été fasciné par les cartes, qu'il s'agisse de cartes marines, topographiques ou routières. Qu'on y voit le monde, les Amériques ou Sainte-Rosalie, elles me font toujours voyager. J'ai une carte dont je me sers seulement lors des grandes occasions ou lorsque je suis en « manque d'espace ». C'est une immense carte du monde de 9 pi x 7 pi. Pendant plusieurs semaines, elle a trôné sur le plancher du salon. Elle était jonchée de livres, de guides et de multiples cartes. Les parcours apparaissaient et disparaissaient. Devant une carte si grande, tout a l'air proche et ... petit. Alors ce qui devait arriver arriva. Une route prit doucement forme. Un grand huit un peu penché a commencé à s'y dessiner. Un grand huit qui s'étendait du nord de l'Amérique jusqu'au sud de l'Afrique. Un grand huit qui traversait deux fois chaque Atlantique, celui du nord et celui du sud. Lorsque le dessin fut complété, j'ai tout de suite été « hypnotisé » par ce grand huit penché. J'avais trouvé ce que je cherchais : la navigation « grand large », des escales faciles d'accès pour un voilier sans moteur et plusieurs longues étapes, donc beaucoup de temps en mer. J'étais aux anges. J'ai beau avoir navigué sur des douzaines de



voiliers, de 14 à 65 pieds, sur des lacs, sur le fleuve et le golfe du Saint-Laurent et en mer, comme équipier et chef de bord. J'ai beau travaillé dans le milieu de la voile depuis un bon moment, le grand huit qui était là sous mes yeux était trop « gros » pour être vrai et trop « grand » pour être « publicisé ». Je vivais et me nourrissais de cet « impossible rêve » comme disait Jacques Brel.

Seules quelques personnes savaient. Lorsque je dirigeais le Club Voile Aventure, j'ai trop souvent entendu des gens raconter les voyages qu'ils allaient faire un jour, peut-être, si..., lors d'une hypothétique retraite et lorsque le bateau serait prêt... Je ne voulais pas être soumis à cette pression, à cette logique. Je voulais rester maître de mon horaire. Je me disais « commence

par te rendre aux Îles-de-la-Madeleine, ensuite tu verras ». Je gardais toutes les portes ouvertes. La publicité avant c'est de la pression, la publicité après c'est une célébration. Conclusion, j'aime mieux la fête que la pression. Lorsque je me souviens du frisson que me procurait la vue des Açores sur une carte de l'Atlantique et que je regarde le grand huit sur la carte du monde aujourd'hui, j'ai un grand sourire mais je me rappelle encore très bien pourquoi j'étais si hésitant à dire où je voulais aller.

Naviguer seul

Avant le départ j'avais la prétention de dire, que du côté technique j'étais prêt et que l'inconnu, le *challenge*, se situait plus du côté psychologique.

Est-ce que je vais devenir fou? Est-ce que je vais aimer ça? J'avais fait plusieurs expéditions en solo,

(camping d'hiver, canot camping, voile camping, randonnée, etc.) mais je n'avais jamais navigué seul, du moins pas dans cette mesure.

Aujourd'hui, *Petit Délire...* navigue tranquille sur le Saint-Laurent et je dois admettre que Dame Nature a forcé mes prétentions techniques à un peu plus d'humilité. À maintes reprises, j'ai dû *apprendre*.

Certains jours, l'apprentissage a été très très accéléré et la note de passage était de 100%. Il n'y avait pas de place à l'erreur, aucune place, aucune erreur. Côté psychologique, je ne suis pas devenu cinglé, enfin, pas plus qu'avant. Je dirais même que j'ai vraiment aimé ça être seul pendant plusieurs semaines. La solitude (volontaire) concentre et augmente les



sensations. Les plaisirs comme les peines sont ressentis avec plus de puissance et plus de profondeur. Ces longs moments de solitude amènent à « fouiller très creux » à l'intérieur de soi. Par moment, la température, la lumière, l'environnement, la sensation de bien-être

atteignent une perfection telle que je plongeais dans un état presque second. Difficile de décrire cet état d'esprit en mot. Côté bateau, être seul plutôt qu'en compagnie d'un équipage donne une grande marge de manœuvre au niveau de l'aménagement intérieur du voilier. Toutefois, c'est surtout à l'extérieur que la différence se fait sentir. Les mots *simplicité, efficacité et solidité* prennent ici

tous leurs sens. Les manœuvres doivent être faciles à exécuter, peu importe le moment de la journée ou les conditions météorologiques. Je me plais à dire qu'***il faut connaître son voilier au braille et pouvoir le lire comme un aveugle.***

Naviguer sans moteur

Hmm..., sujet hautement philosophique certains soirs! *Petit Délire...* était équipé d'un moteur à essence Yamaha 9,9HP au moment de l'achat. Malgré qu'il s'agisse là d'un bon moteur hors-bord, le vendre a été une des premières décisions que j'ai prise. Pourquoi? Plus d'espace, moins de poids, moins de trouble et moins d'entretien, donc plus de voile! Je dois avouer que si parfois j'étais moins convaincu, je ne regrette pas cette décision. Pour plusieurs personnes, le moteur représente la sécurité. En théorie je suis d'accord, dans la pratique c'est moins évident. Qu'on navigue avec ou sans moteur, le niveau de sécurité ou d'insécurité se situe le plus souvent au niveau de l'expertise du chef de bord. Personnellement, je trouve que l'aspect le plus positif de la navigation sans moteur, c'est qu'il force l'apprentissage. On doit devenir plus instinctif, plus attentif aux changements de courants et à tout ce qui touche la météo. Chaque nuage, chaque ciel devient matière à questionnement. Naviguer sans moteur rapproche de Dame Nature. Au début, je me disais que ça serait facile. Par la suite, j'ai réalisé que naviguer sans moteur c'est



comme le reste c'est-à-dire que ça demande un apprentissage. Qui dit apprentissage, dit travail et patience. Je n'ai pas peur du travail, la patience par contre... n'étant pas ma qualité première, l'apprentissage fut long, parfois même très long. Un extrait du journal de bord résume en partie ce cheminement. « *Finalement, en mer comme*

ailleurs, les obstacles les plus difficiles à franchir sont toujours ceux qu'on amène avec soi. » Dans mon cas, il n'y a pas de doute qu'il s'agissait de l'impatience. J'ai dû apprendre à « lâcher prise » et me répéter qu'il n'y avait que deux catégories de problèmes. Les réels et ceux que l'on crée soi-même. *Petit Délire...* ne prenait pas l'eau, je ne manquais pas de nourriture ou d'eau potable. Je n'étais pas au milieu d'une mer déchaînée. Il n'y

avait donc pas de *vrai problème*, seulement un incontournable face-à-face avec moi-même déguisé en inquiétude ou en panique, celle de ne pas tout contrôler, de ne pas agir. Malgré toute cette belle philosophie, j'ai tout de même loué un moteur hors-bord chez *Loutec* pour franchir les écluses et descendre la rivière Richelieu et me rendre dans le bas du fleuve (2 semaines.).